

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/1 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.1.61638

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

kann. Die nicht nur für Fachleute interessanten Ergebnisse neuer italienischer archäologischer Forschungen werden so gut wie gar nicht zur Kenntnis genommen.

Höchst ungleichartig sind die Gewichtungen, die die einzelnen Zeitabschnitte erfahren: Von 320 Seiten sind lediglich 20 der Zeit von 476 bis 774 gewidmet, und das Frühmittelalter insgesamt (bis etwa zur Mitte des 11. Jhs.) wird auf ca. 70 Seiten abgehandelt; die letzten zweihundert Jahre der mittelalterlichen Geschichte Italiens hingegen werden auf etwa 160 Seiten dargestellt. Dies spiegelt sicher einerseits die Quellenlage und die Forschungsintensität wider, ist aber zugleich ein Zeugnis für das (noch immer) relativ geringe französische Interesse am Frühmittelalter.

Insgesamt gesehen fällt auf, daß die Darstellung sehr stark auf der französischen Forschung beruht, daß hingegen die italienische und zumal die deutsche relativ wenig berücksichtigt werden, was wohl mit dem Wunsch der Autoren nach einer breiten Leserschaft im Zusammenhang steht. Nützlich und informativ sind das Glossar, in dem Termini technici und Ähnliches präzise erläutert werden, zahlreiche gute Karten und Übersetzungen aussagekräftiger Quellen. Schmerzlich ist allerdings in Anbetracht der vielen Namen und Begriffe das Fehlen eines Registers. Die größte Stärke des Buches macht aber wohl aus, daß darin Italien in seiner ganzen politischen und kulturellen Vielfalt dargestellt wird. Der anachronistische Ansatz für dieses Verfahren ist den Autoren allerdings sehr bewußt und von ihnen mit französischer Eleganz auf das Paradoxon gebracht worden »on peut sans doute dire que la diversité de la péninsule italienne, qui est réelle, crée son unité au Moyen Âge« (S. 3). Resümierend kann man festhalten, daß den beiden Autoren ein informatives, anregendes und insgesamt gut lesbares Werk über das italienische Mittelalter gelungen ist, das wegen seiner im Vergleich zur deutschen oder italienischen Geschichtsschreibung zum Teil anderen Perspektiven eben gerade auch Deutschen und Italienern zur Lektüre empfohlen werden kann.

Jörg JARNUT, Paderborn

David ROLLASON, *Northumbria, 500–1100: Creation and Destruction of a Kingdom*, Cambridge (Cambridge University Press) 2003, 1 vol. in-8°, XXVIII–339 p.

La Northumbrie forma, entre le début du VII^e et le milieu du IX^e siècle, l'un des principaux royaumes de Grande-Bretagne, tant par la puissance de ses rois que par l'ampleur et la qualité de sa production culturelle et de son rayonnement religieux. L'ouvrage de David Rollason nous propose une vue d'ensemble de l'histoire de ce royaume, des prémisses de son apparition à son intégration aux royaumes anglais et écossais aux XI^e–XII^e siècles. En cela, le livre couvre une véritable lacune et peut être rangé, pour sa qualité et son caractère synthétique, aux côtés de l'ouvrage de Barbara Yorke sur le Wessex (Leicester 1995). L'auteur n'évacue aucune question dans son évaluation de ce qui fait l'existence et la vie du royaume: les problèmes d'identité ethnique, de définition culturelle ou de fonctionnement politique et politico-religieux sont successivement traités de manière mesurée, discutée – une grande place est faite aux divers modèles avancés par les historiens pour expliquer les phénomènes envisagés, ne serait-ce que pour en rejeter certains – et appuyée sur une lecture et une connaissance approfondies des sources. Remarquons au passage que, quand David Rollason utilise les sources, il s'agit bien de *toutes* les sources: archéologie, numismatique, toponymie, sculpture, iconographie, codicologie, épigraphie sont utilisées aux côtés des sources écrites. Ces dernières sont d'ailleurs extrêmement diverses: chroniques et histoire bien sûr, mais aussi poésie vernaculaire, anglo-saxonne ou galloise, chartes, actes de conciles, et surtout la riche tradition hagiographique northumbrienne. Se pliant à la règle devenue indispensable pour tout haut médiéviste, l'auteur fait donc flèche de tout bois et ne range pas parmi les »accessoires«, les »illustrations« ou les »sciences auxi-

liaires« l'apport des sources non-écrites: elles sont pleinement intégrées à la discussion et participent de plein droit à l'élaboration du propos et à la reconstitution du passé à laquelle il se prête. Le seul groupe de sources qui n'est pratiquement pas utilisé est celui que constituent les sagas islandaises: si leur caractère tardif (elles datent en général des XIII^e–XIV^e siècles) justifie sans doute cette exclusion, on aurait peut-être aimé un mot sur ce point, car bien des historiens ne se sont pas privés de cet apport. Ce rapport exemplaire aux sources n'étonnera pas le lecteur, puisque David Rollason est aussi, et peut-être d'abord, un éditeur de textes, co-éditeur entre autres d'un volume de sources sur l'histoire de la ville de York (York 1998), publié dans le cadre du vaste et exemplaire programme archéologique mené dans cette ville. Son livre se présente d'ailleurs en partie comme un complément à ce volume de sources (p. XVIII), mais il est certain qu'à la fois son étendue géographique et son caractère synthétique en font un ouvrage complet: il est très rare que le lecteur éprouve le besoin de consulter cet autre volume, car les sources sont largement citées et commentées.

Mais l'intérêt principal de l'ouvrage n'est peut-être pas là. Loin d'être seulement un livre bien conçu et documenté, mais qui n'intéresserait finalement que peu le lecteur qui ne serait pas spécialiste de l'histoire anglo-saxonne, David Rollason fait de son étude l'occasion d'explorer plus avant un ensemble de questions touchant à la nature même des entités politiques du haut Moyen Âge – on n'ose dire des États, et l'auteur lui-même utilise le terme commode de *polity*, que certains ont voulu traduire par le néologisme tout aussi commode de «politité». De fait, la Northumbrie apparaît dans son propos comme un «cas d'école» quasi-unique pour cette étude proprement politique. Cette polité aujourd'hui disparue présente en effet l'avantage rare d'être une entité dont on peut étudier et évaluer, avec les sources à notre disposition, et malgré leur rareté et leurs limites, toutes les étapes de l'existence – apparition, fonctionnement et disparition – comme le biologiste étudie un organisme vivant de sa conception à la dissolution de son enveloppe charnelle.

David Rollason s'attaque donc d'abord à la question ardue et toujours disputée de la formation d'une polité nouvelle, une polité qui enjambe le mur d'Hadrien, dans les deux siècles et demi suivant le départ des Romains. Ses conclusions, toujours très prudentes, appuient cependant l'idée d'une création originale due à une conquête germanique: l'accent est donc mis sur les ruptures plus que sur les continuités, mais celles-ci sont pleinement étudiées et envisagées. L'auteur considère en effet successivement les trois modèles permettant d'expliquer pourquoi cette région, constituée au IV^e siècle d'une zone militaire romaine (le mur et son arrière-pays), d'une ou deux *civitates* (autour de York et peut-être de Carlisle) et du territoire de tribus barbares clientes de l'Empire (*Votadini*, *Selgovae*, *Novantae*) en est venue, dans la première moitié du VII^e siècle, à former une seule polité sous l'autorité de deux puis d'une seule dynastie germanique. Le premier modèle, celui d'une cession pacifique du gouvernement de ces régions à des mercenaires germaniques par les autorités romaines ou sub-romaines (sur le modèle wisigothique) est rejeté: la disparition des *civitates* est, entre autres, un signe de l'absence de continuité. Un second modèle est étudié plus en détail: il repose sur l'idée d'une phase de gouvernement indigène, sur la formation préalable de polités brittoniques, «celtiques», sur les ruines du monde romain, polités qui seraient ensuite passées – pacifiquement ou non – sous le contrôle de dynasties germaniques. Ce modèle est considéré par David Rollason comme plus plausible que le premier, mais il lui préfère un troisième modèle, celui d'une conquête violente et brutale de ces régions par des guerriers venus d'au-delà de la mer du Nord et se taillant des royaumes au gré de leurs campagnes. Même si l'auteur ne rejette pas la possibilité d'une succession dans le temps de ces deux derniers modèles – une «indigénisation» aux V^e–VI^e siècles suivie d'une phase violente à partir de la fin du VI^e siècle – il est évident que sa préférence va au modèle violent d'une «invasion barbare» entraînant la naissance de la nouvelle polité, et non celui de la reprise par une élite guerrière germanique d'une polité préexistante. Deux regrets doivent donc être formulés au sujet de cette étude. D'abord que l'auteur ne se penche pas assez sur les phénomènes d'acculturation

et d'assimilation qui ont pu toucher les élites indigènes et les pousser à se rapprocher des élites germaniques. Ensuite qu'il ne précise jamais véritablement la nature de son »invasion germanique« : il manque en effet une discussion réelle sur le nombre des nouveaux arrivants et, partant, sur leur statut. Mouvement de peuples ou conquête militaire ? La question, aussi vieille que l'étude des »grandes invasions« elle-même, n'est pas réellement envisagée.

La vie »adulte« du royaume de Northumbrie fait l'objet d'une étude magistrale. On remarquera que l'auteur utilise ce terme au détriment de l'expression contemporaine de »royaume des Northumbriens« : il ne viendrait plus à l'idée d'un historien des régions continentales de parler de »royaume de France« ou de »royaume de Lombardie«, mais le trait, bien que regrettable, est commun à tous les historiens traitant des îles Britanniques. Ce royaume, donc, est envisagé comme une réunion de *heartlands* et de zones-frontière, le tout sous la férule de rois exerçant leur autorité en collaboration avec leurs aristocraties puis, après la conversion dans le second quart du VII^e siècle, avec l'Église. L'étude précise de ces *heartlands* est d'ailleurs l'occasion d'une hypothèse hardie, mais que David Rollason défend de manière tout à fait convaincante : pour lui, la ville de York ne fut jamais la »capitale« du royaume au sens où Cantorbéry a pu l'être pour le royaume des Kentware ou Pavie pour celui des Lombards. Même, elle serait restée, tout au long de la période, en marge des réseaux d'influence et de communication des souverains northumbriens, en marge, tout particulièrement, de leur itinéraire. Ville épiscopale, puis archiépiscopale, mais aussi ville commerçante, York devrait être regardée, comme Londres dans le royaume mercien, ou comme Mayence et Trèves dans le royaume franc austrasien, comme une ville jouissant d'une certaine autonomie, liée à son prestige et au statut exceptionnel de ses prélats. Il est très significatif, par exemple, de constater qu'alors que les rois des Kentware ont généralement été ensevelis à Cantorbéry, les rois northumbriens l'ont été dans des monastères ruraux situés dans ou à proximité des *heartlands* dynastiques.

La question de la »mort« du royaume northumbrien est enfin traitée de manière tout aussi détaillée. Le royaume northumbrien, selon David Rollason, n'est pas mort dès 865 avec la prise de York par la Grande Armée danoise. En effet, si l'unité du royaume ne fut pas conservée, l'auteur remarque à juste titre que celui-ci se divisa le long de lignes de faille pré-existantes – la principale étant celle entre Deirans au sud et Berniciens au nord. En fait, David Rollason montre bien que les polites qui succédèrent au royaume des Northumbriens – »royaume viking« de York, *earldom* de Bamburgh, »liberté« de Saint-Cuthbert et »royaume des Cumbriens« – n'étaient pas des entités originales, »taillées« à vif dans le cadavre de la Northumbrie, mais des »États successeurs« centrés sur les mêmes *heartlands* que l'ancien royaume. Ainsi, l'*earldom* de Bamburgh, d'abord indépendant puis soumis à l'autorité nominale du roi des Anglais, peut et doit être vu comme le successeur du royaume des Berniciens, lui-même un des noyaux du royaume northumbrien »classique« : en effet, le royaume bernicien et l'*earldom* de Bamburgh apparaissent centrés sur le même *heartland*, celui que forment les terres royales et les monastères du bassin de la Tweed. Ce n'est donc qu'avec l'établissement de la frontière anglo-écossaise entre le début du XI^e et le milieu du XII^e siècle qu'on pourrait véritablement dresser le permis d'inhumer (plus que l'acte de décès, survenu depuis longtemps) de la Northumbrie. Cette frontière coupe en effet les vieux *heartlands* du bassin de la Tweed et du Solway Firth et témoigne de la prise de contrôle de la région par des souverains – les rois des Anglais et des Écossais – qui, jusqu'ici n'avaient pas été en mesure d'intervenir réellement dans ce qui, pendant longtemps, avait été une polité ou un groupe de polites indépendantes.

Ajoutons que le tout est abondamment illustré (et les illustrations soigneusement commentées) et pourvu de cartes (utiles à la localisation des toponymes cités dans le texte, mais parfois insuffisantes sur le plan de la géographie politique et ecclésiastique, surtout pour le début et la fin de la période). Les tableaux généalogiques, en revanche, sont trop peu nombreux et trop simplifiés pour permettre au lecteur de suivre les discussions compliquées sur

la succession au trône au VIII^e siècle et, dans le »royaume viking«, au X^e siècle. Une tentative de reconstitution d'une liste des rois et des évêques aurait été bienvenue: elle est menée dans le volume de sources sur York, et il aurait été heureux de la reprendre. Malgré ces réserves, l'ouvrage est une excellente synthèse sur la question, très commode, très agréable à lire qui plus est, et son index (qui, sous l'entrée »Northumbria«, propose en outre un index des matières) en fera un très bon outil de référence.

Alban GAUTIER, Lille

Philippe DEPREUX, *Les sociétés occidentales du milieu du VI^e à la fin du IX^e siècle*, Rennes (Presses Universitaires de Rennes) 2002, 303 S. (Histoire).

Der Autor hat sich einer ambitionierten Aufgabe gestellt, ohne dabei der Illusion zu erliegen, sein umfassendes Thema auch nur annähernd erschöpfend behandeln zu können. Vielmehr will er auf der Basis neuester Forschungen Beispiele geben, um zum Nachdenken anzuregen. Dies ist voll und ganz gelungen. Mit souveräner Quellen- und Literaturkenntnis präsentiert er sämtliche Lebensbereiche des Frühmittelalters und vergißt dabei auch die oft vernachlässigten Unterschichten nicht. Natürlich steht dabei das Frankenreich stets im Mittelpunkt, aber das Bemühen des Verfassers, auch andere Reiche und Völker zu berücksichtigen, ist zu begrüßen.

Das erste Kapitel ist den Grundlagen gewidmet, die für das Verständnis des Frühmittelalters unerlässlich sind: dem Christentum, den verschiedenen Bindungen, in die man hineingeboren wurde, und schließlich den Quellen. Gut ist, daß der Autor der Arbeit mit den Quellen gebührende Aufmerksamkeit schenkt, aber so manches wird doch einfach zu kurz abgehandelt. So hätte man sich bei den Annalen eine Differenzierung gewünscht zwischen den eigentlichen Annalen, die, wie Depreux zurecht bemerkt, auf Randbemerkungen in Ostertafeln zurückgehen, und den oft in einem Zug nahezu zeitgleich oder rückblickend niedergeschriebenen Reichsannalen und ihren Überarbeitungen und Fortsetzungen. Der Autor setzt sich dann mit den frühmittelalterlichen Lebensbedingungen auseinander und wendet sich anschließend den sozialen Gruppen, insbesondere dem Adel, zu. Hier hätte er vielleicht stärker nach Merowinger- und Karolingerzeit differenzieren sollen. Immerhin beschränkt er sich nicht nur auf weltliche Gruppen, sondern bezieht auch geistliche Gemeinschaften in seine Betrachtungen mit ein. Dagegen ist der Abschnitt über den Königshof etwas knapp ausgefallen. Positiv zu werten, ist das Bemühen des Verfassers, in einem eigenen Kapitel die Rolle des Individuums bei aller Gruppengebundenheit zu thematisieren und sogar kurz auf das neuerdings so moderne Thema der Gefühle einzugehen. Angesichts der jüngsten Forschungen über künstliche Verwandtschaften nimmt es nicht wunder, daß Depreux diesen neben den natürlichen Verwandtschaften große Beachtung schenkt. Ebenfalls neueren Forschungen folgend, diskutiert er unter dem Stichwort »Kultur und Kommunikation« nicht nur Fragen des Kulturgefühes oder der Sprache, sondern auch die Bedeutung von Festen und der Memoria. Sehr aktuell sind auch die Ausführungen über Herrschaftsausübung und Konfliktführung. Leider kommt etwa die Jagd als wichtiges Mittel der Selbstdarstellung und der Kommunikation etwas zu kurz.

Depreux ist eine ausgezeichnete Einführung in die Problemfelder der frühmittelalterlichen Geschichte gelungen. Zu begrüßen ist, daß er seine Ausführungen mit den bei vergleichbaren Werken so verpönten Fußnoten versehen hat, die schlicht leserfreundlicher sind als Endnoten und in denen man zudem mehr Einblicke in Quellen und Literatur geben kann als etwa in kommentierten Bibliographien. So erleichtert er gerade Studierenden eine weitere Auseinandersetzung mit den angerissenen Problemen erheblich. Auf der anderen Seite fehlt ein Register, was der Benutzbarkeit des Werkes nicht gerade dienlich ist, aber zum Teil durch die ins Einzelne gehende Gliederung ausgeglichen wird. Insgesamt wird